



HAL
open science

Moines et nonnes bouddhistes

Sylvie Hureau

► **To cite this version:**

Sylvie Hureau. Moines et nonnes bouddhistes. Dictionnaire biographique du haut Moyen Âge chinois. Culture, politique et religion de la fin des Han à la veille des Tang (IIIe-VIe siècles), 2018, pp.56-62. hal-02503382

HAL Id: hal-02503382

<https://hal.science/hal-02503382>

Submitted on 9 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Moines et nonnes bouddhistes.

Les moines et les nonnes bouddhistes constituent, avec les laïcs et laïques, l'assemblée quadripartite des croyants (*sizhong* 四眾, *sibu* 四部), mais parce qu'ils ont choisi d'embrasser la carrière de leur modèle dans l'espoir de parvenir à atteindre l'éveil (sanskrit *bodhi*, chinois *jue* 覺), comme lui, ils occupent une place supérieure, et lorsqu'on parle de *saṃgha* (*seng* 僧), c'est généralement de communauté monastique dont il est question. Par métonymie, le caractère *seng* 僧 désigne aussi l'entité de cette communauté : le moine.

Les récits traditionnels s'accordent pour dire que le prince Siddharta demeura quelques semaines après être devenu éveillé (*buddha*, *fo* 佛), assis au pied de l'arbre où il avait mené sa méditation salvatrice, à Bodh Gaya, puis le quitta afin de commencer à prêcher. Ses premiers disciples furent un groupe de cinq hommes, anciens compagnons d'ascèse qu'il avait quittés pour mener sa quête comme il l'entendait, à mi-chemin entre les pratiques mortifères et la vie princière faite de plaisirs éphémères et chimériques. Les femmes durent attendre quelques années pour qu'il se résigne à accepter la création d'un ordre féminin, par l'entremise de son disciple Ānanda. Sa tante Mahāprajāpatī Gautamī (en chinois Aīdao 愛道) fut la première représentante de cet ordre. De son éveil jusqu'à son extinction, soit de ses 35 à 80 ans, il exerça son ministère sans discontinuer.

Plusieurs siècles séparent cet éveil, au cours du IV^e siècle av. J.-C., et l'existence effective de communautés de croyants et de religieux en Chine, dans la seconde moitié du I^{er} siècle apr. J.-C., sous la dynastie des Han postérieurs. Il est vraisemblable qu'au commencement, ces communautés sont composées de groupes d'immigrés et de leur descendance, venus de contrées bouddhisées d'Asie du sud et d'Asie centrale. Elles sont disséminées sur tout le territoire, aussi bien dans l'oasis de Dunhuang (au nord-ouest) qu'à Luoyang (la capitale des Han) ou au Jiaozhi (actuel nord du Vietnam). À la fin du II^e s., lorsque les Han s'effondrent, la crise des valeurs confucéennes qui avaient été le ferment de leur pouvoir, et la « réaffirmation des aspirations individuelles », comme le dit Anne Cheng (1997, p. 349), ouvrent la voie qui permet l'implantation durable de la religion étrangère.

Tout au long de la période des dynasties du Nord et du Sud en effet, le nombre des membres du clergé bouddhique ne cesse de croître, concomitamment à l'apparition et l'augmentation de lieux de culte, d'œuvres d'art et de textes. Un nouveau mode de vie, de nouveaux cultes et un nouveau calendrier liturgique, de nouvelles conceptions de l'existence et de sa finitude, de l'espace et du temps s'immiscent progressivement dans la société, certes non sans heurts, mais les bouddhistes savent durablement défendre leurs croyances, leur mode de vie et leurs pratiques, malgré les moqueries, les critiques ou les expressions de mépris.

Notre connaissance de la vie des moines et moniales bouddhistes de cette période est redevable essentiellement à trois recueils, *Biographies des bhikṣuṇī* (*Biqiuni zhuan* 比丘尼傳) de Baochang*, *Biographies des moines éminents* (*Gaoseng zhuan* 高僧傳) de Huijiao* et *Suites des biographies des moines éminents* (*Xu gaoseng zhuan* 續高僧傳) de Daoxuan 道宣, ainsi qu'à quelques biographies insérées dans la *Collection de récits concernant la publication du tripiṭaka* (*Chu sanzang jiji* 出三藏記集) de Sengyou* et dont sont tirées la plupart des notices rassemblées dans cet ouvrage. L'historiographie officielle pour cette époque ne traite des religieux bouddhistes qu'anecdotiquement, à l'exception de l'*Histoire des Wei* (*Weishu* 魏書) qui consacre une monographie au bouddhisme et au taoïsme, intitulée « Traité sur le Buddha et Laozi » (*Shi Lao zhi* 釋老志). Les recueils biographiques constituent donc les sources les plus amples, même si une lecture distanciée s'impose en raison de leur

caractère significativement hagiographique. De plus, l'image idéalisée qu'elles dessinent est mise à mal par quelques manuscrits de Dunhuang qui montrent la présence de pratiques bien éloignées de cet idéal. D'autres sources auxquelles nous avons recouru pour les notices sont les histoires de miracles. Bien que d'une importance jugée moindre pour renseigner sur le clergé, elles sont pourtant intéressantes en ce qu'elles montrent l'interaction de ses membres avec des croyants laïques (et leur perception du bouddhisme), plus que ne le font les biographies.

Les religieux bouddhistes constituent une entité socioculturelle. Ils vivent majoritairement regroupés en communautés et suivent, ou sont censés suivre, une même discipline dont l'autorité remonte au Buddha et qui impose, entre autres, le célibat et l'observance de préceptes (*śīla, jie* 戒). Il existe certes des ascètes, ermites et pratiquants solitaires vivant de mendicité, mais ils sont peu nombreux. Après une période de noviciat, dont la durée dépend essentiellement de l'âge auxquels ils quittent leur famille (*pravraj, chujia* 出家) pour entrer dans la communauté, ils prennent les vœux complets (*upasampadā, jujie* 具戒, *juzu jie* 具足戒) à l'âge de vingt ans minimum. Ils sont dès lors tenus de respecter un ensemble d'environ deux cent cinquante préceptes pour les hommes, à peu près une centaine de plus pour les femmes, concernant les actes quotidiens, la vie communautaire, la pratique des rites et les différentes liturgies. Deux fois par mois ils doivent se réunir pour les réciter, confesser leurs transgressions et en subir les sanctions (qui peuvent entraîner l'exclusion de l'ordre), lors d'une cérémonie appelée « récitation des préceptes » (*shuojie* 說戒) ou « jeûne » (*zhai* 齋) ou translittérée *busa* 布薩 pour rendre le sanskrit *poṣadha* ou *poṣatha*. À cela s'ajoutent des cérémonies annuelles, telles que l'entrée et la sortie des trois mois de retraite estivale et l'anniversaire de la naissance du Buddha.

La pratique quotidienne des religieux se partage entre la récitation des écritures, l'explication de la doctrine et la méditation (*dhyāna, chan* 禪, *guan* 觀), qui est effectuée la plupart du temps au temple, mais parfois en forêt ou au cimetière —ces deux dernières sont l'application de deux des douze règles d'ascèse (*toutuo* 頭陀, sanskrit *dhūta*) liées au lieu de séjour, l'habillement et la prise de nourriture). Certains choisissent de passer leur vie dans un seul monastère, mais d'autres se déplacent d'un centre à l'autre, parfois afin de se rendre auprès d'un maître renommé, mais aussi pour accompagner des fonctionnaires ou des militaires dans leurs mutations en province. Les échanges avec les laïcs sont fréquents, pour officier lors de cérémonies, pour expliquer la doctrine, ou encore pour recevoir un repas.

Cependant, si les religieux sont supposés observer un mode de vie rigoureusement identique, il appert de la lecture des biographies que certains se consacrent à une pratique particulière ou bien se spécialisent dans un domaine précis ou encore font valoir leur propre talent. De fait, les biographies des moines sont réparties dans dix sections, chacune correspondant à une qualité ou une spécialité dans laquelle chaque moine s'est illustré. Certains sont traducteurs (*yijing* 譯經), d'autres exégètes (*yijie* 義解) ou encore spécialistes de discipline (*minglü* 明律). Quelques-uns s'illustrent par leurs pouvoirs thaumaturges (*shenyi* 神異 ; *gantong* 感通), d'autres se sacrifient (*wangshen* 亡身 ; *yishen* 遺身), parfois pour défendre le bouddhisme (*hufa* 護法), fut-ce au péril de leur vie. Plusieurs consacrent leur vie à réciter abondamment les écritures (*songjing* 誦經) ou encore à méditer (*xichan* 習禪), tandis que d'autres œuvrent à bâtir des temples, fondre ou sculpter des statues, activités que les biographes nomment « propager le bonheur » (*xingfu* 興福). Enfin, lors des cérémonies, des psalmistes s'illustrent par leur virtuosité, et sont appelés « maîtres des écritures » (*jingshi* 經師), et des « guides » (*changdao* 唱導, *daoshi* 導師), captivent les foules par leurs sermons. Cette classification n'a

pas été appliquée aux *bhikṣuṇī*, qui sont réparties non pas en sections mais par ordre chronologique, dynastie après dynastie.

Historiquement, la présence de moines (*bhikṣu*, *biqiu* 比丘, « moine mendiant » ; *śramaṇa*, *shamen* 沙門, « ascète ») est attestée dans la seconde moitié du I^{er} siècle, mais leur nombre, leur vie quotidienne, leur organisation en communautés, leur connaissance de la doctrine et de la discipline ainsi que la langue de transmission de ce savoir restent flous. De même le *modus operandi* de la prise des vœux dans les premiers temps n'est pas renseigné, malgré un récit normatif et contestable, dans les *Biographies des moines éminents*, qui assure que dès le milieu du III^e s. la cérémonie s'est faite en conformité avec la règle édictée par le Buddha, grâce à la traduction d'un manuel des préceptes (*prātimokṣa*, *jiēben* 戒本) et des textes de procédures cérémonielles (*karmavacana*, *jiemo* 羯磨). La première communauté de moniales est fondée à Luoyang au début du IV^e s. mais c'est à partir des années 430 que les ordinations sont effectuées en conformité avec la règle propre aux religieuses, qui requiert la présence d'un quorum de dix nonnes pleinement ordonnées et d'un autre de dix moines.

Les communautés des premiers siècles fonctionnent donc sans disposer de règles écrites, car c'est seulement dans la première moitié du V^e s. que les manuels de discipline (*vinaya*, *lǜ* 律), sont officiellement traduits et diffusés. Pour combler cette lacune, des maîtres dictent parfois eux-mêmes leur propre code. C'est le cas de Dao'an* (312-385) et plus tard de Xiao Gang 蕭綱 (503-551), le futur empereur Jianwen des Liang, qui décide de composer des *Règlements pour les [cérémonies du] jeûne aux huit interdictions* (*Baguanzhai zhi* 八關齋制). Toutefois, les volumineux ouvrages de plusieurs dizaines de rouleaux que sont les *vinaya* ne répondent pas à toutes les attentes, si bien qu'après leur traduction des maîtres continuent à dresser un code disciplinaire propre à leur établissement. Dans le cas des moines traités dans ce dictionnaire biographique, c'est le cas de Zhiyi*, et l'on sait que plus tard des maîtres de l'école Chan tels Baizhang Huaihai 百丈懷海 (749-814) et Changlu Zongze 長蘆宗蹟 († 1107) ainsi que le maître de l'école Tiantai 天台, Zunshi 遵式 (964-1032), pour ne citer qu'eux, en font autant. De même, les *vinaya* étant dénués de toute recommandation pour ce qui concerne la discipline de bodhisattva, qui commença à se répandre dans le courant du V^e s., quelques textes de procédures pour le déroulement des cérémonies d'ordination avec les préceptes de bodhisattva et de récitation bi-mensuelle de ces préceptes sont composés au début du VI^e s.

On suit au fil des biographies l'implantation de communautés sur tout le territoire, dans les capitales et les grandes villes (Luoyang dès le II^e s., Jianye 建業/Jiankang 建康 dès le III^e) aussi bien que dans les villages et les montagnes reculées. Des communautés composées de dizaines ou de centaines de membres, comme celles sous l'égide de Dao'an à Xiangyang ou de Huiyuan* (314-366) sur le mont Lu, coexistent avec de plus petites structures, de quelques pratiquant(e)s parfois établi(e)s à leur domicile, comme la moniale Sengmeng* à Yanguan (Zhejiang) ou les sœurs Fayuan* (ca. 424-ca. 479) et Facai de Zengcheng (Guangdong).

De plus en plus nombreux, le clergé est structuré, hiérarchisé et administré par des moines et moniales désignés par les souverains, au nord comme au sud. Au sud, où nous sommes davantage informés sur la charge qui leur incombe, ils sont missionnés pour sélectionner les candidats, à la capitale et en province, comme Faxian* († 498) et Sengyou* au V^e s. Au sud également, où la question de l'ampleur du clergé soulève régulièrement les critiques, les souverains visent tant à réduire le nombre de religieux qu'à déterminer le nombre d'ordinations autorisées. De même, la polémique sur le respect du protocole et le comportement des moines en présence du souverain surgit périodiquement. Si ces questions ne déchaînent pas de vagues épistolaires passionnées au Nord, contrairement au Sud, les

religieux bouddhistes y sont néanmoins victimes de grandes persécutions. Xuanchang*, Xuangao* et Tanyao* vécurent la proscription perpétrée par Tuoba Tao 拓跋燾 des Wei 魏 dans les années 445-446, Dao'an* (fl. 569) et Jing'ai* celle lancée par Yuwen Yong 宇文邕 des Zhou en 574.

Bien que les religieux bouddhistes soient périodiquement les bêtes noires de la vindicte, on n'hésite pourtant pas à les appeler quand ils peuvent servir l'intérêt personnel, que ce soit au profit d'un souverain ou d'un simple dévot. Les moines ont la réputation de détenir des pouvoirs supranormaux, de savoir incanter, de posséder des techniques de guérison, d'effectuer des rites propitiatoires, de lire le passé aussi bien que l'avenir et de contrôler les éléments naturels. Ils concurrencent les taoïstes et les devins dans ces différents domaines. On voit ainsi par exemple Xiao Daocheng*, futur fondateur de la dynastie des Qi, demander conseil à Fayuan* (414-500) ; Lü Guang 呂光 (337-399) demander l'oracle à Kumārajīva* ; Zhang Ying demander à Zhu Tankai* d'intercéder auprès d'une divinité. Les moines ou les nonnes sont fréquemment conviés à suivre des hauts fonctionnaires territoriaux ou des militaires missionnés en province, tel Fayuan* (414-500) qui accompagne Zong Que* dans ses missions. Ils sont consultés pour connaître la date propice à laquelle une bataille doit être livrée.

Que ce soit parce qu'ils servent l'intérêt personnel ou général, les religieux sont considérés comme des « champs [producteurs] de bonheur » (*punyaḥsetra*, *futian* 福田). Moines et moniales apportent à la société le *fu*, combinaison sémantique de bonheur, bénédictions et de bienfaits, notamment à travers des œuvres sociales, comme Xinxing* et Faying*, ou le bonheur posthume de parents défunts, pour le cas des parents de l'impératrice Hu* des Wei. Au demeurant, le caractère *fu* compose le nom du premier monastère de femmes de Jiankang (Jianfu 建福 : La fondation du bonheur) ainsi que l'une des dix sections des *Biographies des moines éminents* (*xingfu* 興福, « propagateurs de bonheur »), où sont abordés les moines ayant fondé des temples, fabriqué des statues du Buddha ou déterré des reliquaires d'Asoka.

Last but not least, la diffusion du bouddhisme à si large échelle n'aurait pu se faire sans l'existence de textes, que les moines étudient, lisent, récitent, commentent et dont ils débattent avec les lettrés. Leur connaissance et leur compréhension est capitale, car lors des assemblées qui se déroulent en présence de croyants laïcs, les exégètes et les prédicateurs, tels Huiyuan* (334-416) et Fayuan* s'efforcent de convaincre, de répondre aux objections et aux questions et de rendre compréhensible la doctrine parfois abstruse des sūtras. La traduction des textes en chinois est donc, par excellence, ce qui permet au bouddhisme de s'imposer durablement, et ce n'est pas un hasard si les traducteurs et les exégètes occupent les deux premières sections des recueils biographiques.

Des ateliers de traduction fleurissent dans quelques grandes métropoles, aussi bien Luoyang, où œuvre le premier traducteur, An Shigao 安世高 (fin II^e s.) suivi quelques siècles plus tard par Bodhiruci*, qu'à Dunhuang où exerce Dharmarakṣa*, à Chang'an au temps du grand Kumārajīva*, à Liangzhou pour Dharmakṣema*, et à Jinkang pour Baoyun* et Guṇabhadra. En l'espace de quelques siècles, ils publient plusieurs milliers de textes, dont les originaux étaient apportés par des moines indiens ou centre-asiatiques ou par des pèlerins, comme Faxian* (ca. 340- ca. 420) et Song Yun*, ou encore récités de mémoire. Le critère d'authenticité majeur pour les textes bouddhiques est qu'il doit s'agir de la parole du Buddha, transmise et traduite depuis une langue indienne. Un travail éditorial dont l'initiative remonte à Dao'an* (312-385) permet leur catalogage, leur classement et à terme la constitution d'un canon officiel. C'est à Dao'an revient l'initiative d'avoir classé à part les textes d'authenticité douteuse et les faux —apocryphes— rédigés directement en chinois. De grandes anthologies

sont compilées à Jiankang entre la fin du V^e et le début du VI^e siècles à l'initiative de Sengyou* et Baochang* et sous l'égide de Xiao Yan* (empereur Wu des Liang).

Sylvie Hureau

Bibliographie.

III. Maspero 1910 ; Kenneth Ch'en 1952, 1954 ; Wright, 1954 ; Zürcher 1959, 1990 ; Tsai 1972 ; Teiser 1988 ; Anne Cheng 1997 ; Kieschnick 1997, 2010 ; Janousch 1999 ; Yifa 2002 ; Martin 2002 ; Funayama 2004 ; Mollier 2008 ; Campany 2012 ; Hureau 2015 (a) (b).

Noms de personnes

Ānanda

Anne Cheng

An Shigao 安世高

Aśoka

Baizhang Huaihai 百丈懷海 (749-814)

Baochang 寶唱 (ca. 466-518)

Baoyun

Bodhiruci

Changlu Zongze 長蘆宗蹟 († 1107)

Dao'an 道安 (312-385)

Dao'an 道安 (fl. 569)

Dharmakṣema

Dharmarakṣa

Facai 法綵 (d. i.)

Faxian 法顯 (ca. 340- ca. 420)

Faxian 法獻 († 498)

Faying 法穎 (416-482)

Fayuan 法緣 (ca. 424-ca. 479)

Fayuan 法願 (414-500)

Guṇabhadra

Huan Xuan 桓玄 (369-404)

Huiyuan 慧遠 (334-416)

Impératrice Hu 胡 des Wei (ca. 490-528)

Kumārajīva 鳩摩羅什

Jing'ai 靜藹 (534-578)
Lü Guang 呂光 (337-399)
Mahāprajāpatī Gautamī
Sengmeng 僧猛 (418-489)
Sengyou 僧祐 (445-518)
Siddharta
Song Yun 宋雲 (d. i.)
Tanyao 曇曜
Tuoba Tao 拓跋燾
Xiao Daocheng 蕭道成 (empereur Gao 高 des Qi)
Xiao Gang 蕭綱 (503-551)
Xiao Yan 蕭衍 (empereur Wu des Liang)
Xiao Ze 蕭蹟 (empereur Wu des Qi, r. 482-493)
Xinxing 信行 (540-594)
Xuanchang 玄暢 (420-494)
Xuangao 玄高 (402-444)
Zhiyi 智顛 (538-597)
Yuwen Yong 宇文邕
Zhang Ying 張應 (d. i.)
Zhu Tankai 竺曇鑑 (IV^e s.)
Zong Que 宗慤
Zunshi 遵式 (964-1032)

Noms de lieux

Bodh Gayā
Chang'an 長安 (Shaanxi)
Dunhuang 敦煌 (Gansu)
Jiankang 建康 (Jiangsu)
Jiaozhi 交趾 (nord Vietnam)
Liangzhou 涼州 (Gansu)
mont Lu 廬山 (Jiangxi)
Pengcheng 彭城 (Jiangsu)
Xiangyang 襄陽 (Hubei)
Yanguan 鹽官 (Zhejiang)

Zengcheng 曾成 (Guangdong)

Noms d'ouvrages

Baguanzhai zhi 八關齋制 (*Règlements pour -les cérémonies du- jeûne aux huit interdictions*)

Biqiuni zhuan 比丘尼傳 (*Biographies des bhikṣuṇī*)

Chu sanzang jiji 出三藏記集 (*Collection de récits concernant la publication du tripiṭaka*)

Gaoseng zhuan 高僧傳 (*Biographies des moines éminents*)

Mingxiang ji 冥祥記 (*Récits sur les signes invisibles*)

Weishu 魏書 (*Histoire des Wei*)

Xu gaoseng zhuan 續高僧傳 (*Suites des biographies des moines éminents*)

Termes techniques

biqiu 比丘 (moine mendiant)

busa 布薩 : récitation des préceptes

chujia 出家 : quitter la famille, entrer dans les ordres (*pravraj*)

fa 法 : Loi (Dharma)

dhyāna, chan 禪, *guan* 觀 : contemplation

fo 佛 : Buddha, éveillé

fu 福 : bonheur, bénédictions et de bienfaits

futian 福田 : « champs [producteurs] de bonheur » (*puṇyakṣetra*)

jie 戒 : préceptes (*śīla*)

jieben 戒本 : manuel des préceptes, code monastique (*prātimokṣa*)

jiemo 羯磨 : textes de procédures cérémonielles (*karmavacana*)

jue 覺 : éveil (*bodhi*)

jujie 具戒, *juzu jie* 具足戒 : vœux complets (*upasampadā*)

lü 律 : discipline (*vinaya*)

seng 僧 : communauté (*saṃgha*), moine

shuojie 說戒 : réciter les préceptes

shamen 沙門 : moines (*śramaṇa*)

sibu 四部

sizhong 四眾

toutuo 頭陀 : règles ascèse (*dhūta*)

xingfu 興福 : « [moines] propagateurs de bonheur »

zhai 齋 : jeûne, récitation des préceptes

Mots clés

Critique, discipline, offrandes, rites, monastères/temples, traduction, exégèse, thaumaturges.

Références

- Campany, Robert Ford, *Signs from the Unseen Realm, Buddhist Miracle Tales from Early Medieval China*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2012.
- Ch'en, Kenneth, « Anti-Buddhist Propaganda during the Nan-ch'ao », *Harvard Journal of Asian Studies* 15 (1952), p. 166-192.
- « On Some Factors Responsible for the Anti-Buddhist Persecution during the Pei-ch'ao », *Harvard Journal of Asian Studies* 17 (1954), p. 261-273.
- Cheng, Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.
- Funayama, Tōru, « The Acceptance of the Buddhist Precepts by the Chinese in the Fifth Century », *Journal of Asian History* 38-2 (2004), p. 97-120.
- Hureau, Sylvie (a), « Kumārajīva's date of birth », in Shashibala (éd.), *Kumārajīva: Philosopher and Seer*, New Delhi, India Indira Gandhi National Centre for the Arts, 2015, p. 1-16.
- (b) « The recitation of precepts for lay followers according to the *Zaijiaren busa fa* (在家人布薩法) », in *Higashi Ajia bukkyō shahon kenkyū: kokusai shinpojiumu hōkokusho 東アジア仏教写本研究：国際シンポジウム報告書 (Study on East Asian Buddhist Manuscripts : Report of the International Symposium)*, Tōkyō : Kokusai Bukkyōgaku Daigakuin Daigaku Nihon Ko Shakyō Kenkyūjo Bunkashō Senryaku Purojekuto Jikkō Iinkai 國際佛教學大學院大學日本古寫經研究所文科省戰略プロジェクト実行委員會, p. 99-118.
- Janousch, Andreas, « The Emperor as Bodhisattva: the Bodhisattva Ordination and Ritual Assemblies of Emperor Wu of the Liang Dynasty », in Joseph P. McDermott (éd.), *State and Court Ritual in China*, Cambridge, 1999, p. 112-49.
- Kieschnick, John, *The Eminent Monk: Buddhist Ideals in Medieval Chinese Hagiography*, Honolulu, University of Hawai'i press, 1997.
- « Buddhist Monasticism », in John Lagerwey et Lü Pengzhi (éd.), *Early Chinese Religion Part II. The Period of Division (220-589 AD)*, Leiden, Brill, 2010, vol. 1, p. 545-574.
- Martin, François, « Les 'Quatre portes de la ville'—pratique bouddhique et jeu poétique sous les Six Dynasties », in Catherine Despeux (éd.), *Bouddhisme et lettrés dans la Chine médiévale*, Peeters, 2002, p. 67-102.
- Maspero, Henri, « Communautés et moines bouddhistes chinois aux IIe et IIIe siècles », *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient (BEFEO)*, 1910, p. 222-232.
- Mollier, Christine, *Buddhism and Taoism Face to Face: Scripture, Ritual, and Iconographic Exchange in Medieval China*, Honolulu, University of Hawai'i press, 2008.
- Teiser, Stephen F., *The Ghost festival in Medieval China*, Princeton, Princeton University press, 1988.
- Tsai, Kathryn Ann, *Lives of the Nuns: Biographies of Chinese Buddhist Nuns from the Fourth to Sixth Centuries: a translation of the Pi-ch'iu-ni chuan*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1972 (repr. 1994).
- Wang-Toutain, *chapitre dans Lagerwey...*

Wright, Arthur Frederick, « Biography and Hagiography, Hui-chiao's *Lives of Eminent Monks* », in *Silver Jubilee Volume of the Jimbun Kagaku Kenkyūsho*, 1954, p. 338-432.

Yifa, *The Origins of Buddhist Monastic Codes in China: an Annotated Translation and Study of the Chanyuan Qinggui*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2002.

Zürcher, Erik, *The Buddhist Conquest of China: The Spread and Adaptation of Buddhism in Early Medieval China*, Leiden, E.J. Brill, 1959.

—— « Religieuses et couvents dans l'ancien bouddhisme chinois », in *Bouddhisme, christianisme et société chinoise*, Paris, Julliard, 1990, p. 43-94.